

Michelle Bourjea

TRADUIRE OU L'ART DE VOYAGER

On lit un texte comme on traverse une ville ou un pays. Lire c'est se promener. Il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. Il y a ceux qui cherchent l'Autre dans un paysage. Il y a ceux qui cherchent soi. Et puis il y a les autres...

Traduire, c'est se promener en pays étranger. C'est voyager. Plus que lire, cette activité témoigne des capacités de l'être à établir des relations à l'Autre, révèle la qualité de ces relations, leurs motivations profondes. Il y a la tentation de se glisser dans l'Autre. Il y a celle de l'absorber. Dans les deux cas, traduire témoigne d'un désir d'identification, d'une volonté d'« *aproximação* » comme on le dit en Brésilien. Et que ce rapprochement, ce déplacement, soit géographique ou linguistique et littéraire, il trahit toujours, d'une certaine façon, une idéologie de la Relation.

Il est des traductions qui sont comme un premier voyage. On va. On observe le paysage. On perçoit des différences. On déchiffre, étonné, des habitudes d'écriture, des rythmes de pensée. On suit le texte comme on suivrait un guide, se soumettant à l'itinéraire programmé. On se laisse descendre au fil de la syntaxe étrangère, sans prendre de risque, s'arrêtant seulement sur les sites, pour remonter ensuite vers l'étymologie. Parfois, on se heurte à quelque monstre sémantique que l'on photographie. D'une plume distraite on écoute le chant d'un mot, on décalque une image un peu hermétique mais jolie. D'autres fois, on fait pile devant une structure qui fait saillie, modeste on la reproduit. On écrit à la mode du pays. L'âme cependant manque. La traduction fait de l'exotisme, elle n'est qu'un travestissement, coloré, chatoyant, mais inauthentique. Comme un Indien vêtu de ses plumes de parades, *elle fait semblant*. Le traducteur dans ce cas est un bon touriste. Il s'enthousiasme et respecte, croyant faire vers l'Autre un pas de curiosité, mais il comprend seulement ce qui est semblable à lui, transparent. Sans engagement ni véritable passion, mot à mot il avance en toute conscience, sans génie. Il rapporte de son voyage des mots de pacotille et des clichés, quelques formules pimentées. Restent le dépaysement, le plaisir.

Et puis, il est des traductions qui sont comme des conquêtes. On emporte dans ses bagages toute une artillerie de valeurs esthétiques et morales *dernier cri*. On débarque dans le texte la plume en avant, pleine de projets à réaliser. Après avoir exploré le terrain

linguistique, détectant les secteurs riches en idées premières, grâce à une technique très éprouvée on se lance dans l'exploitation littéraire.

On commence par débroussailler les paragraphes trop touffus, mettant le feu aux mauvaises idées, aux propositions trop épineuses qui pourraient écorcher les sensibilités. Ayant arraché les adjectifs un peu exotiques et les idiotismes, on replante et on greffe des tournures importées. Pour faciliter l'accès à l'idée sélectionnée, on redessine les chemins syntaxiques, élaguant sans regret un bouquet d'images bariolées, ou détournant le cours d'une pensée. Et puis surtout, on cultive la paraphrase. Passant de la parataxe à la subordonnée, on établit de nouveaux relais, assurant ainsi la repousse.

Enfin, pour rendre l'ensemble mieux exportable, on fait subir au texte un traitement approprié. On taille dans le vif d'un archaïsme tout palpitant de son passé, on rase une excroissance métaphorique. Un peu de poudre poétique vient embellir l'énoncé tandis qu'une touche de sentimentalité fait vibrer le lecteur supposé. On civilise, on assimile. Certaines formules un peu métèques sont habillées d'une sonorité digne du plus pur français et chaque tournure peut se vanter de ses ancêtres les gallicismes.

Le texte ainsi conquis et dénaturé perd son altérité. Les mots ne sont plus des signes tout scintillants de sens possibles, mais sèches réalités. La traduction n'est toujours qu'un travestissement. Semblable à un Indien qui vêtirait un jean, *elle fait le jeu de l'occupant*. Le traducteur n'est alors qu'un colonisateur qui s'installe dans le texte comme chez lui. Usant de tout un appareil linguistique il soumet et convertit, il s'approprie. À coups de violence et séduction, d'une plume aiguisée il avance, comprenant seulement ce qu'il a acclimaté.

Il est heureusement d'autres voyages qui sont comme d'infinis va et vient entre deux paysages. Et si l'on en croit l'étymologie du mot *traduire*, le traducteur n'est ni voyeur ni violeur, il est le grand passeur. Le travailleur de *l'entre* qui refuse de se fondre dans l'Autre autant que de l'absorber. Marquant des points de rencontre, tissant de subtils réseaux de connivence entre deux langues et deux cultures, se soumettant à l'une et subvertissant l'autre et inversement, il efface les distances tout en sauvegardant les différences. Dynamisée par lui, chacune d'elles devient le pôle d'attraction d'un stimulant échange favorisant l'« interaction de deux poétiques » et engendrant un nouveau type de relations qui n'est ni de curiosité ni de violence mais d'amoureuse complicité. Le traducteur suffisamment disponible et réceptif renonce tout naturellement au circuit imposé du mot à mot et à la voie tracée par ses nécessités culturelles. Sensible aux moindres ré-

sonances du texte, vivant en symbiose avec lui, il s'aventure dans le débordement sémantique et traduit « non pas les mots mais l'effet produit¹ ». Comme un bon voyageur qui traverse un pays au plus près de sa géographie et de sa culture, il traverse le texte au plus près de ses formes linguistiques et littéraires. Et à chaque traversée, il accepte le travail secret fait sur son âme par l'infini frottement d'un texte et d'une langue. Il devient le lieu de leur transmutation, opérant un « décentrement² », un déplacement du texte source dans une langue qui ne se conforme plus strictement à la langue d'arrivée, mais qui n'est pas sans affinité avec la langue de départ.

Traduire c'est alors peut-être savoir accomplir avec un texte et une langue ce voyage linguistique et littéraire si bien rendu par l'anglais *translation*.

Notes

1. Expression de Georges Mounin dans son livre : *Linguistique et traduction*.
2. Expression de Henri Meschonnic dans : *Pour la poétique II*.

Source : *Meta*, vol. 31, n° 3, 1986, p. 231-232.